

Georges Arnaud

DU MÊME AUTEUR

- Le salaire de la peur.* Julliard, 1950.
Le voyage du mauvais larron. Julliard, 1951.
(édition revue et corrigée, Le Pré aux Clercs, 1987)
Lumière de soufre. Julliard, 1952.
Prison 53. Julliard, 1953.
Les oreilles sur le dos. Éditions du Scorpion, 1953.
(édition revue et corrigée, Julliard, 1974; puis Phébus, 1997)
Les aveux les plus doux. Julliard, 1954.
Indiens pas morts. Delpire, 1956.
Pour Djamila Bouhired. Éditions de Minuit, 1957.
(édition revue et corrigée, Éditions de Minuit, 1961)
Maréchal P.. Éditions Français Réunis, 1958.
La plus grande pente. Julliard, 1961.
Mon procès. Éditions de Minuit, 1961.
L'affaire Peiper. Atelier Marcel Jullian, 1978.
Chroniques du crime et de l'innocence. Lattès, 1982.
Juste avant l'aube, en collaboration avec Jean Anglade.
Presses de la Cité, 1990.

SCHTILIBEM 4I

PRÉCÉDÉ DE

*Présence sentimentale
des langues d'argot*

PAR

Pierre Mac Orlan

finitude
2008

PRÉSENCE SENTIMENTALE
DES LANGUES D'ARGOT

C'est à Reading qu'Oscar Wilde entra en relation avec le soldat aux Gardes coiffé d'une petite casquette de cricket, une casquette qui emboîtait bien le crâne. Ce soldat, comme il est normal en Angleterre, n'était pas un criminel de droit commun, mais un meurtrier sentimental. En Grande-Bretagne tous les meurtriers sont égaux devant la potence. Le cas du soldat de la geôle de Reading était donc désespéré quand le poète entendit à travers les murs de sa cellule la rumeur religieuse des prisonniers dans la nuit qui précède l'aube de l'exécution. Oscar Wilde en garda un vif souvenir, un souvenir assez puissant pour dominer son propre tourment. Cette expérience de prison me paraît cependant plus littéraire que vivante. Oscar Wilde ne parlait pas l'argot des casernes, celui des Barracks Rooms Ballads. Il n'entendit pas « gamberger » le soldat de Rudyard Kipling, le nommé Amour-des-Femmes, le soldat de la route de Mandalay, qui rêvait en cockney. En somme Oscar Wilde perdit son temps dans la prison de Reading puisque les mots qui pouvaient lui offrir une sorte d'apaisement, de salut si l'on veut, il

ne les comprit pas. J'ai devant les yeux le volume que vient de publier Georges Arnaud : Schtilibem 41. Ce titre mystérieux sent la Forêt Noire et le Rhin vers Saint-Goar. Il évoque certains personnages d'Henri Heine, ceux de Guillaume Apollinaire quand il se laissait séduire par le romantisme rhénan colporté par Lenchen, la servante de Baccharach, et les fifres militaires derrière les hautes murailles de la citadelle de Coblenz (en 1918). J'ai contemplé longuement ce mot : Schtilibem sur la couverture du petit livre dont le contenu est féroce, émouvant mais indiscutable, car on ne discute pas une telle somme d'expériences. Je suis en présence d'un disque que je fais tourner sur mon appareil personnel, un disque dont les mots suffisent à composer une sorte de musique qui est celle du vent ou mieux la rumeur effroyable des foules, comme c'était, il n'y a pas longtemps, quand d'innombrables bandes d'hommes et de filles chantaient la « pomponnette » devant la guillotine attentive. Maintes chansons de charme furent écrites sur cette mécanique invraisemblable. Quand elle se dressa pour la dernière fois en public, on l'appelait encore la Veuve ou la bascule à Charlot qui était le surnom du bourreau ; le dernier des innombrables mots qui désignaient ce fonctionnaire.

Le mot Schtilibem qui anime de sa lueur secrète le livre de Georges Arnaud est sans doute un synonyme

du mot prison. J'ai entendu dire le Schtil qui en est l'abréviation (cf. Simonin). Si j'écris ce que je pense de ce « poème », c'est qu'il est surprenant. Il n'appartient pas à la littérature considérée comme un art. A mon avis, il n'est pas possible de le critiquer parce qu'il n'existe pas de mesures officielles, légales afin de vérifier et comparer ses dimensions sentimentales. Les éléments que l'auteur a utilisés sont ceux qui peuvent à la fois nourrir et détruire un captif. Ils appartiennent à une langue d'argot qui impose un romantisme constitué par l'étrange cortège des prisonniers qui ne demandent pas grâce. On découvre parmi ces « encristés » des hommes de Paris, d'autres venus des grands ports de commerce, et puis des Boumians de toutes races : Gitans, Manouches, Rabouins dont les silhouettes maigres ou grasses défilent en surimpression sur la rumeur qui fait bourdonner la prison comme une ruche fermée à clé. Le soldat de Reading est là : c'est un personnage classique, une sorte d'innocent, dont le poète comprend parfaitement le langage secret. La culpabilité s'attrape comme la peste. L'usage de l'argot est également contagieux : c'est une musique dont les nuances ne sont pas tellement variées. C'est même une langue sans variations profondes, une langue très traditionnelle en dépit de ses transformations pittoresques, une gamme précise qui donne à chaque mot une survivance sournoise du passé de la

pègre. Ces servitudes inconscientes font sa force. Le « poème » que je présente est suivi d'un lexique : c'est une nécessité, d'autant plus efficace que ce lexique devient lui-même un poème qui s'insinue dans le premier avec son odeur préhistorique quand les iguanodons de cinq tonnes poussaient des petits cris de souris à la seule vue d'un papillon ou d'un ancêtre indéterminé de ceux qui devinrent les petits bouledogues français. Ces quelques images n'ont été rassemblées que pour mieux prouver et la sûreté de mon érudition spécialisée et la faiblesse émouvante, désespérée qui se dissimule derrière la plupart des actes de révolte.

La présence des langues d'argot dans le texte de Georges Arnaud est un des témoignages les plus récents de leur permanence authentique chez ceux qui ne les utilisent pas par snobisme. On retrouve les mots classiques qui viennent de très loin dans l'histoire colorée de la pègre. Certains de ces mots ont été détournés de leur sens originel. En effet, quelques hommes de l'ancienne « Marsiale » disaient, en parlant de la Bouterie, le Monjol. Ce n'était qu'une transposition du quartier de la rue Monjol dans le dix-neuvième arrondissement dont le décor est anéanti. Mais c'est surtout la présence des argots de Boumians qui donne à ce lexique sa personnalité. Si l'argot classique est encore parlé sur les marchés forains de banlieue et de province, les gens du voyage adoptent souvent un langage

populaire où le vieil argot de la Courtille, celui de Cartouche, se mêle à de nombreux termes empruntés à celui des Gitans, des Rabouins et des Manouches déjà nommés. On en retrouve des traces dans l'ancien argot des malfaiteurs espagnols de Guermania, dans le Calaô, un argot de voleurs portugais, dans le Rothwelsch où prédominent des mots venus de l'hébreu. Francisque Michel qui a écrit une étude de philosophie comparée sur l'argot¹ est muet sur les langues d'argot des Bohémiens. Mais il doit bien exister, ou cela viendra, une langue qui sera une fusion de tous ces éléments, au hasard de la mode du jour. Cette langue est en création. Le long des routes qui conduisent aux Saintes Marie, on entend aussi bien les mots arnaquer ou nistonne (mot marseillais) que les mots gadjo, chocheuille et le fameux « ova micheto, moret » par quoi on se salue. Dans la production littéraire contemporaine peu d'ouvrages peuvent contenir des documents fructueux. Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars, le dessinateur Serge ont recueilli des images qui sont fécondes et tourmentent l'imagination des collectionneurs. J'oublie certainement des noms. Il est préférable, quand on veut pénétrer dans cette curieuse société des usagers des routes de Potron-

1. Francisque Michel, *Études de philologie comparée sur l'argot*. Librairie Firmin-Didot, 1856.

Minet, profiteurs des brumes du petit jour, de se joindre à leurs groupes qui s'effilochent peu à peu dans les paysages soumis à l'angélus de la Cloche de Bois. C'est naturellement ce que je vais faire en allant me mettre au lit de bonne heure, un livre au poing, des roses sur mon baldaquin, vanterne close et berlué tirée jusqu'au menton.

Pierre Mac Orlan
Mercuré de France, juillet 1953.

Schtilibem 41

à Jacques Daniel
assassiné par erreur

IL Y A SEPT OU HUIT JOURS dans une semaine.
Ce sont :

Le dimanche,
le lundi
et le mardi
et puis mercredi
et puis jeudi
et puis vendredi
et puis samedi
et puis merde.

La taule est pleine de bandits à l'âme neuve, veufs de toute crainte. Sans foi ni loi. Ni les lois, ni les gendarmes, ni même la clémence ne les retiennent de tuer, de-ci de-là, un poulet, un gâffe, un cave. Automatique est leur soufflant, butant sans drame, sans larmes. On en a peur même s'ils ont doubles cadènes. Quand d'autres sont rossés, bastonnés, pas eux. Histoires souvent très propres de casses, de braquages, de meurtres, de cavales, sans musique ni bidon, ils en sont pleins. Ils les fabriquent avec leurs mains. Ils

sont familiers avec l'extravagant, élégants, des rois sans lois. Ils sont rarement seuls, et même : ils ne vont pas au deuil. Ils sont ventrés à ne pas croire. Et éhontés.

Sur son épaule où ta main tremble un peu, quand vous dansez, là s'est posé tout le poids des années loin de toi, en taule. Quand vous dansez, as-tu biglé la mouche au châsse gauche ? et les quatre as au poignet gauche, ils sont de gauche... Vous, leurs femmes, les tapineuses jamais heureuses, gagnant leur vie toute la nuit, en prenant votre pied vous remouchez leurs bouzis : le M.A.V. — A.M.D.G., comme disait l'autre. Pas vu, pas pris. Niort. Tu l'as dit, mon frangin : bats à gnore, bats le dingue, bats ce que tu voudras, tant que tu pourras, monte à l'hostau, joue ripe, la cavale, la paire, la belle, des marqués, des années, et ça n'a jamais empêché d'y mettre les pognes.

Mais ceux-là, pour les distinguer clairement dans l'obscurité de la taule, il faut que dehors il fasse rudement beau. Sans ça c'est le royaume des clochards et des donneuses. On dit d'eux que pour du pain on les encule, que pour la jaffe double rastif ils tuent leur frère au rasif, fourguent leur mère et leur père — le dab en plus, c'est une prime... Eh bien, c'est encore pire que ça.

Ça n'empêche pas que c'est nous les taulards et qu'on en a marre, mais marre. La liberté est provisoire au possible de nature pour nosotros, pour ne point dire illusoire. Quatre marqués six marcotins deux berges cinq piges le demi-siècle dimanche et puis lundi et puis mardi, ça va, lâche-nous. De gamelle en gamelle, de sapement en sapement on devient vieux dans la prison ; on perd ses dents ; on a des rages, et on gamberge des mots qu'on répète comme un con hébété après l'accouchement, il est né le divin enfant de merde. De pauvres mots qui valent péniblement que dalle et encore : natchave, bouillave, morave ; des mots où il y a de la force mais on n'y croit pas ; on croit qu'à ça et par force : dimanche et lundi qui vient après et mardi qui suit mercredi sans faute et je m'embrouille et puis merde.

Il arrive aussi qu'on meure. Des fois c'est la faim, des fois la misère et des fois la peur de très exactement tout. Mais toujours c'est de la taule qu'on meurt et tout le monde s'en fout. Alors les autres sentent monter le coup de sang, de pétaga, de rébecca, et gambergent qu'ils vont pas laisser ça là, mais personne bouge, on y croit pas mais alors ce qui s'appelle pas. Wallou.

Quand il arrive qu'on la quitte la taule, ayant payé, ou par erreur, on sort bien vite sans même dire au revoir messieurs mes potes, mesdames les gâffes. On a trop peur d'une autre erreur ; et le soir on se branle la cervelle avec d'autres mots pour s'endormir : colis, perlot pour les amis. Dis ça en taule, ça a sa force, dehors ça vaut que dalle ; c'est beaucoup plus facile, et aussi satisfaisant, de rouler les épaules en entrant chez le bougnat, et de raconter le trou à des mecs qui s'en foutent parce qu'ils croient qu'ils iront jamais ; mais à qui le pittoresque de ces récits tire des larmes et des tournées de Picon.

Mais comme on est des paumés on est bien sûrs de rentrer, de se remettre aussi sec à gamberger les mêmes pauvres cons de pauvres mots tels que :

pétaga,
rébecca,
je bats à gnore et comment,
peine de mort,
pas s'allonger, non-lieu, saper, morfler,
relaxe, il le prendra sur son alpague,
(faut pas y compter)
amnistie,
cavale,

et que dalle, que dalle et que dalle, on n'y croit pas du tout le moins du monde. On ne croit rigoureusement qu'au dimanche avant le lundi, le mercredi, le jeudi et le calendrier de la merde.

II

MINUIT, on dort évidacloque dans le dortoir, mais de-ci de-là un cri finit par un soupir; l'âme et l'histoire abandonnées de ces irréguliers respirent, soupirent et crient. Juste au milieu d'un rêve comme les aimait M. de Sade, un gâffe lève sur la tanière une lanterne à laquelle il tient beaucoup; objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force de quoi donc?

Et eux, leur horrible corps est assoupi, il sent la nostalgie d'un lit hors de prison, d'un corps de femme. Ceux qui ne se sont pas branlés avant de s'endormir ont leur récompense et font en rêve un amour sans limites ni même dimensions, qui dure toute la nuit.

Les autres, leur âme dort; on a fermé sur elle la porte morte du ciel et ils ont bien aidé à la fermeture; ils avaient qu'à se modérer, trop est trop, surtout mourant de faim.

La prison est un monde immonde que surveillent avec peur des gardiens plus immondes, qui ne pèseraient rien, si un verrou.

Si seulement un verrou voulait bien claquer comme éclate la révolte; comme il faudra qu'elle éclate, il le faut; il faut que malgré les nerfs de bœuf, les matraques, les fusils, les cachots, meurtres silencieux préconisés par la vraie loi, il faut que la prison elle-même éclate, déversant par les toits sur la ville, à pas de feutre, le flot bienfaisant, béni, des hors-la-loi, des tueurs, des hommes qui n'ont pas de religion ni de règle ni de modération ni de peur, appelez ça comme vous voudrez, des tueurs.

Mais rondes des gâffes et des lumières effleurent ou contemplant le temple nu de ces enfants infâmes, déshérités, sans y toucher ni y entrer, d'abord parce que prudence et ensuite ils ne sont pas de force.

Et ce silence allongé dans la nuit s'anime parce qu'il y en a un qui vient de se réveiller en se rappelant sans raison les couilles et tout de son petit camarade de touche-pipi quand ils avaient treize ans, et le chat de sa femme qui est si affectueux, intelligent et onctueux quand elle mouille; et le voilà qui remet ça et il gueule un peu à la fois triste et ravi de son plaisir.

J'INTROÏBERAI A L'AUTEL DU DIEU qui me létifique la jeunesse et je lui dirai: Merci, mon Dieu, de m'avoir permis de connaître avant de mourir l'homme des cavernes qui chante clamavi toute la journée sur différents airs.

Et de fait, la clameur de la peur me crie dans les oreilles et plus je le regarde qui sourit et sans transition qui rit et puis qui pleure, plus fort gueule la clameur.

Pour l'instant c'est, paraît-il, un être vivant; mais il mourra dans cette prison, gardant jusqu'au bout ces yeux lavés par le crachin des sorties d'usine dans ce visage contourné, mal foutu, maussade.

Il pleure sans parler, sans penser à rien, qu'à sa peine; il ne sait pas grand'chose d'elle; pas besoin de ça pour pleurer. Grimace haute, grimace basse, sa bouche pend, tirée en bas comme une plaie que tirent des pinces; il pleure sans mot dire, de face,